Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

8 | 2008

Varia

Malcolm SCHOFIELD, *Plato. Political Philosophy*,

Paul Demont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/267>

DOI : 10.4000/anabases.267

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2008

Pagination : 307-309

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Paul Demont, « Malcolm SCHOFIELD, *Plato. Political Philosophy*, », *Anabases* [En ligne], 8 | 2008, mis en ligne le 01 juillet 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/267> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/anabases.267>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

© Anabases

Malcolm SCHOFIELD, *Plato. Political Philosophy*,

Paul Demont

RÉFÉRENCE

Malcolm SCHOFIELD, *Plato. Political Philosophy*, Founders of Modern Political and Social Thought, series editor Mark Philp, Oxford, University Press, 2006, 384 p.
35 dollars / ISBN 0-19-924946-6.

- 1 M. Schofield (ici S.) nous apprend (p.138) que J. S. Mill, pour le compte rendu de 1866 qu'il a procuré du fameux *Plato and the other Companions of Socrates* de G. Grote, « reread the entire Platonic corpus, in Greek again, in preparation for the task ». Décadence et marginalisation des études antiques : je n'ai pas relu tout Platon pour rendre compte du livre de Schofield, et ni lui ni moi ne sommes ni des économistes, ni des banquiers, ni des hommes politiques importants de notre temps. C'est pourtant pour le faire sortir du cercle des professeurs que la collection « Founders of modern political and social thought » accueille Platon (après Thomas d'Aquin, Aristote, Durkheim, Machiavel et Tocqueville : une liste à méditer). L'ambition est affichée: « the series encourages scholars and students to link their study of classic texts to current debates in political philosophy and social theory ». C'est pourquoi S., dans la préface, se réclame de M. Finley, Q. Skinner et J. Ober plutôt que de spécialistes de la philosophie antique, mais ses analyses sont surtout, bien sûr, celles d'un merveilleux connaisseur du platonisme, dont il offre ici une interprétation souvent personnelle, en partie fondée sur l'étude de sa réception « libérale » au XIX^e et au XX^e siècles.
- 2 Conformément à cette tradition, le livre tourne principalement autour de la *République*. Le premier chapitre tente d'en définir le projet en le distinguant de l'interprétation pseudo-autobiographique « douteuse » et « gauche » qu'en procure la *Lettre VII*. Par rapport à l'*Apologie* et au *Criton*, Platon y offre une réinterprétation de la relation entre Socrate et Athènes : l'« embeddedness » dans la citoyenneté athénienne (y compris par

son « private questioning », ce qui semble un peu forcé) s'efface, le public laconisant est privilégié (mais aussi brusqué : le tableau de l'éducation souhaitable devait être pour lui « a rude shock »). Le second chapitre ("Athens, Democracy and Freedom") discute le lien parfois construit entre l'enquête platonicienne et la démocratie au moyen de l'idée, qui leur serait commune, de « fair and reasoned deliberation », ce qui pourrait dépolitiser le politique (en négligeant la compétition pour le pouvoir) ou politiser la philosophie (en éludant, par une interprétation dialogique de Platon, sa recherche de la vérité et de l'expertise). Platon, en fait, problématise la notion de démocratie (Chapitre 3 : "Problematising Democracy"), en particulier dans la relation, qui n'est pas très claire, de l'âme démocratique au régime démocratique, et en ébauchant la possibilité de concevoir « a specifically "democratic" knowledge ». Ce qui conduit au problème essentiel du platonisme dans ses rapports avec le libéralisme moderne : "The Rule of Knowledge" (chap. 4). C'est principalement ici que S. voit en Platon un « founder », à propos de la pensée victorienne. Il brosse un tableau fort intéressant des relations entre G. Grote et J. S. Mill, celui-ci défendant contre celui-là la notion de « scientific governor », puis de la position de B. Jowett, plus exacte selon lui, sur le « true statesman » platonicien de la *République*, qui est un être fort différent, « not of the world », mais régulateur, voire créateur, au moyen de l'idée du Bien, du monde dans lequel il vit. L'invention proprement platonicienne serait selon S. la théorie, qui reste toujours problématique, d'un savoir des savoirs (« architectonic knowledge »), discutée dans le *Charmide* et l'*Euthydème*, évitée dans la *République*, revisitée dans le *Politique*, peut-être en rapport avec des discussions avec Aristote, dans des termes qui justifient l'analyse de Mill, puis à nouveau négligée dans les *Lois*, le problème étant que l'expert du *Politique* n'est plus un « philosophe » au sens de la *République* et que la question de la liberté des citoyens disparaît entièrement. Le retour de la « loi », mais comme création utopique, est l'objet du chapitre 5 ("Utopia") : S. revendique au moyen de Platon, contre K. Popper, L. Strauss et F. Nietzsche (il pourrait ajouter H. Arendt), « a Future for Utopianism », et va jusqu'à qualifier d'« Utopian Realism » le projet platonicien. Sa critique de Popper et de Strauss porte. Mais il est difficile de voir dans les théories de J. Rawls et de R. Dworkin des éléments « highly reminiscent » de l'identification entre justice et « the good of social unity » : à ce degré de généralisation, que signifient les ressemblances ? Les différences irréductibles signalées n. 71 p. 245 peuvent-elles véritablement être considérées « in fact neutral » (voir aussi p. 220 sq.) ? Le titre du chapitre 6 est typique de l'art de retenir l'attention que déploie S. : "Money and the Soul". Il y analyse « the dominant position of money », comme moyen et/ou comme fin, « in the structure of appetite » (la troisième partie de l'âme) en des termes qui rencontrent un écho dans notre société capitaliste prise entre A. Smith et J. M. Keynes, tout en étant strictement conformes à la tradition morale grecque. Le dernier chapitre ("Ideology") affronte deux « uncomfortable » positions platoniciennes, la nécessité du « noble mensonge » par lequel les citoyens seront persuadés qu'ils sont frères (cf. p. 288 : « fraternité, inégalité, la parole de Dieu », en français dans le texte...), et le fondement théocratique de la cité platonicienne. Le mythe phénicien des races métalliques, sans être « a lie in the soul », est bien un « mensonge » et non une simple « fiction », comme le voudrait par exemple H. Arendt : S. suggère même, d'une façon qui pourra inquiéter, l'utilité générale de tels mensonges pour fonder la « involuntary association » qu'est toute communauté politique. Ce mensonge est peut-être cependant plus « socratique » que platonicien, selon lui. Il décrit alors, sans complaisance, le fondement théocratique de la politique platonicienne dans les *Lois*, nécessaire « to the

population at large, not to just an intellectual elite », et, ici encore, suggère, de façon tout aussi inquiétante, que notre âge libéral n'est peut-être qu'une parenthèse.

- 3 Je ne voudrais aborder ici, et très brièvement, que deux autres questions que suggère ce livre si dense et si ouvert, l'une relative au contexte du IV^e siècle et l'autre à la réception de Platon. S. écrit à juste titre, dès le début de son livre, à propos des mots « philosophie », « philosophe », « philosopher » : « the evidence suggests that intellectual practitioners with different agenda (Plato included) were appropriating them for their own distinctive purposes, not least in the attempt to define and legitimate their own activities against those of their competitors » (p.8), et il renvoie à ce propos au *Sur l'échange* d'Isocrate. Isocrate est, de fait, certainement l'un de ces « compétiteurs », et très probablement même le rival principal de la « philosophie » platonicienne. Sans être absent, il n'a ici qu'une place réduite (souvent en note, ou d'une façon très allusive, cf. p.237). Schofield n'a pas son pareil pour présenter les réseaux intertextuels des analyses platoniciennes (bel exemple sur l'*Euthydème* p. 152 : « Plato is saying to us : this is not life but a text – and here not just text but intertextuality »), mais il néglige l'intertexte isocratique, en particulier sur la question de l'expertise politique (j'ai insisté récemment, à l'occasion de la concomitance entre les programmes des agrégations de philosophie : Platon, *Gorgias* et de lettres classiques : Isocrate, sur cet aspect dans une brève étude de *L'Information littéraire*, 2008, 2, à paraître, sur "Isocrate et le *Gorgias* de Platon"). Ajoutons que, sur « the rule of knowledge » et sur l'utopie, Xénophon aussi pourrait intervenir plus souvent aux côtés, ou avant Aristote (la *Cyropédie* n'est, sauf erreur, pas mentionnée), pour décroiser plus encore l'étude de Platon.
- 4 Seconde suggestion : on voit, en lisant S., combien on est loin de la focalisation sur les enjeux de la lecture du Platon de la *République* en matière de politique éducative, tels qu'ils ont été développés notamment par W. Jaeger et H.-I. Marrou (qui ne sont cités ni l'un ni l'autre). En la matière, comme le dit fort bien S., « Plato's overwhelming preoccupation is with the elite » (p.272) : et c'est bien en ce sens que les deux auteurs modernes y font référence, dans la perspective de l'éducation des « élites » d'aujourd'hui. La question de l'élitisme est probablement un aspect central de la pensée platonicienne et de sa réception, mais, malgré la référence initiale à J. Ober, le mot « elite » ne figure pas dans l'index final.

AUTEURS

PAUL DEMONT

Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV)
paul.demont@paris-sorbonne.fr